

# Un précurseur, le colonel Julius Meyer

Autor(en): **Lecomte**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **74 (1929)**

Heft 6

PDF erstellt am: **20.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341211>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Un précurseur, le colonel Julius Meyer.



Le regretté général Normand, victime en mars dernier d'un accident de chemin de fer, a donné à l'*Illustration* du 5 janvier un fort intéressant article sur *l'organisation défensive des frontières*.

Après avoir fait ressortir la nécessité de fortifications permanentes dans les régions frontières, où le temps manquera

certainement pour improviser, le général constate que, dès que l'on veut passer de la conception stratégique à l'exécution technique, trois thèses viennent se heurter :

celle de la *fortification dispersée, contre laquelle l'artillerie reconnaît son impuissance*, mais qui demande un encadrement et des liaisons difficiles à obtenir et à maintenir ;

celle des *forts concentrés, que l'on peut construire aussi résistants qu'on veut*, mais qui manquent d'échelonnement en profondeur et n'assurent pas un barrage continu de mitrailleuses ;

enfin, la thèse intermédiaire des *centres de résistance*, qui cherche à réaliser les avantages des deux autres et à en éliminer les inconvénients.

Le général Normand ajoute fort judicieusement : *Aucun système ne saurait réunir tous les avantages à la fois.*

L'article est accompagné de croquis représentant des types des trois genres de solutions :

forts cuirassés de Mougins et Brialmont (1888-1891) ;

front cuirassé de Schumann, de la même époque ;

centres de résistance de la guerre mondiale.

L'on sait que deux commissions, l'une de défense des frontières, présidée par le général Guillaumat, l'autre, d'organisation des frontières présidée par le général Fillonneau, inspecteur général du génie, ont étudié la question sous toutes ses faces. Le général Normand nous apprend que ces études ont abouti à des propositions, à des conclusions, et que l'exécution a commencé aussitôt.

Dans le même ordre d'idées, le correspondant français de la *Revue militaire suisse* a donné pour titre à sa chronique de mars : *la fortification des frontières*. Comme le général Normand, il ne met pas en doute la nécessité d'organisations permanentes dans les régions frontières. S'attachant moins à l'exécution technique qu'à la conception stratégique, il distingue dans ce dernier domaine deux systèmes opposés, celui des régions fortifiées et celui du front continu. Lui aussi estime qu'il ne faut pas adopter l'un des systèmes à l'exclusion de l'autre. Dans certains secteurs-frontières, le front continu peut être préférable, dans d'autres la région fortifiée.

Le chroniqueur voit, par exemple, du Luxembourg à la mer, zone couverte par la Belgique, la *préparation* d'un front continu passif, analogue à celui de la grande guerre. Entre le Luxembourg et la Suisse, un front continu consolidé par l'organisation *permanente* de régions fortifiées. En outre, dit-il, il semble indispensable de retourner contre l'Allemagne le caractère offensif que les Allemands avaient donné à la région fortifiée de Metz. Je remarque que l'auteur paraît éviter avec soin le mot forteresse, qu'il remplace par la circonlocution : région fortifiée.

Le chroniqueur n'est pas dans le secret des dieux. Il prévoit cependant que d'ici quelques mois, à mesure que seront votés les premiers crédits et exécutés les premiers travaux, on pourra se faire une idée des décisions prises par la commission Guillaumat.

Tant l'article de l'*Illustration* que celui de la *Revue militaire suisse* font voir que la question de la fortification des régions-frontières françaises, tout spécialement de Metz, est à l'ordre du jour. Des conclusions ont été déposées, des décisions ont été prises, des travaux ont été engagés, sur lesquels règne encore un certain mystère.

Je voudrais essayer de soulever un coin du voile. Pour cela je ne m'appuierai pas sur des « tuyaux » mystérieux, provenant de sources occultes, mais, d'une part, sur les enseignements de la guerre, d'autre part, sur les études faites, il y a quelque quarante ans, par un officier suisse, le capitaine d'infanterie Julius Meyer, mort il y a deux ans comme colonel du génie et chargé de cours à l'École polytechnique fédérale.

Les théories de Meyer sur l'emploi tactique des cuirassements mobiles firent beaucoup de bruit à cette époque et lui valurent, dans l'armée suisse, le surnom de *Panzermeier* (Meyer-cuirasse) sous lequel il fut connu jusqu'à sa mort, bien que ses théories fussent ignorées par la génération montante et presque oubliées de ses contemporains.

Le moment où la France fortifie ses nouvelles frontières d'après les idées les plus modernes est tout indiqué pour sauver de l'oubli les conceptions d'un homme de grand mérite qui fut, dans ce domaine, un précurseur.

\* \* \*

Vers 1886, les usines Gruson, à Buckau près Magdebourg, réalisèrent divers types de *cuirassements mobiles*, dus à un officier en retraite du génie prussien, le lieutenant-colonel Schumann. C'étaient :

Un affût-cuirassé, démontable et transportable, pour obusier de 120 mm.; des tourelles cuirassées, attelées, pour canons de 37, 53 et 57 mm.

Schumann était un ingénieur de grand talent, un des premiers constructeurs de cuirassements. D'abord partisan des grosses tourelles fixes et des forts cuirassés, il avait été peu à peu amené à leur préférer les cuirassements mobiles et à ébaucher une théorie de leur emploi. Il voulait, dans l'organisation des forteresses, supprimer les forts et les remplacer par un *front cuirassé* dont les éléments essentiels étaient des cuirassements mobiles de 120 et de 57 mm.

Les essais faits de 1886 à 1890 sur les places de tir des usines Gruson démontrèrent l'excellence technique des tourelles Schumann ; ses conceptions tactiques, qui n'étaient d'ailleurs qu'ébauchées, trouvèrent peu de faveur. La France, l'Allemagne, la Belgique, préférèrent moderniser leurs forts désuets en y mettant des tourelles cuirassées fixes. La Suisse, dans ses fortifications du Gothard, alors en projet, adopta aussi la conception du fort cuirassé et non du front cuirassé. Seule la Roumanie organisa la ligne du Sereth au moyen de cuirassements mobiles, d'après les idées de Schumann.

Schumann étant mort en 1889 sans avoir mis la dernière main à ses théories, celles-ci furent reprises et développées par Meyer, dans trois ouvrages parus de 1891 à 1894 :

une étude théorique : *Attaque et défense des fortifications cuirassées modernes* ;

deux études appliquées : *Emploi des cuirassements mobiles dans les fortifications sur territoire suisse* ; *Metz défendu par des fronts cuirassés*.

Meyer avait collaboré avec Schumann chez Gruson. Le fait que, peu après, il obtint des brevets pour un modèle de canon à recul sur affût, montre qu'il était constructeur habile

et laisse supposer que sa part dans la conception technique des nouveaux engins fut importante. Peut-être l'officier suisse fut-il le véritable constructeur de la tourelle cuirassée mobile, avant-coureur des chars de combat. En tous cas, il fut le brillant continuateur de Schumann dans les conceptions tactiques que la mort avait empêché ce dernier de mettre au point.

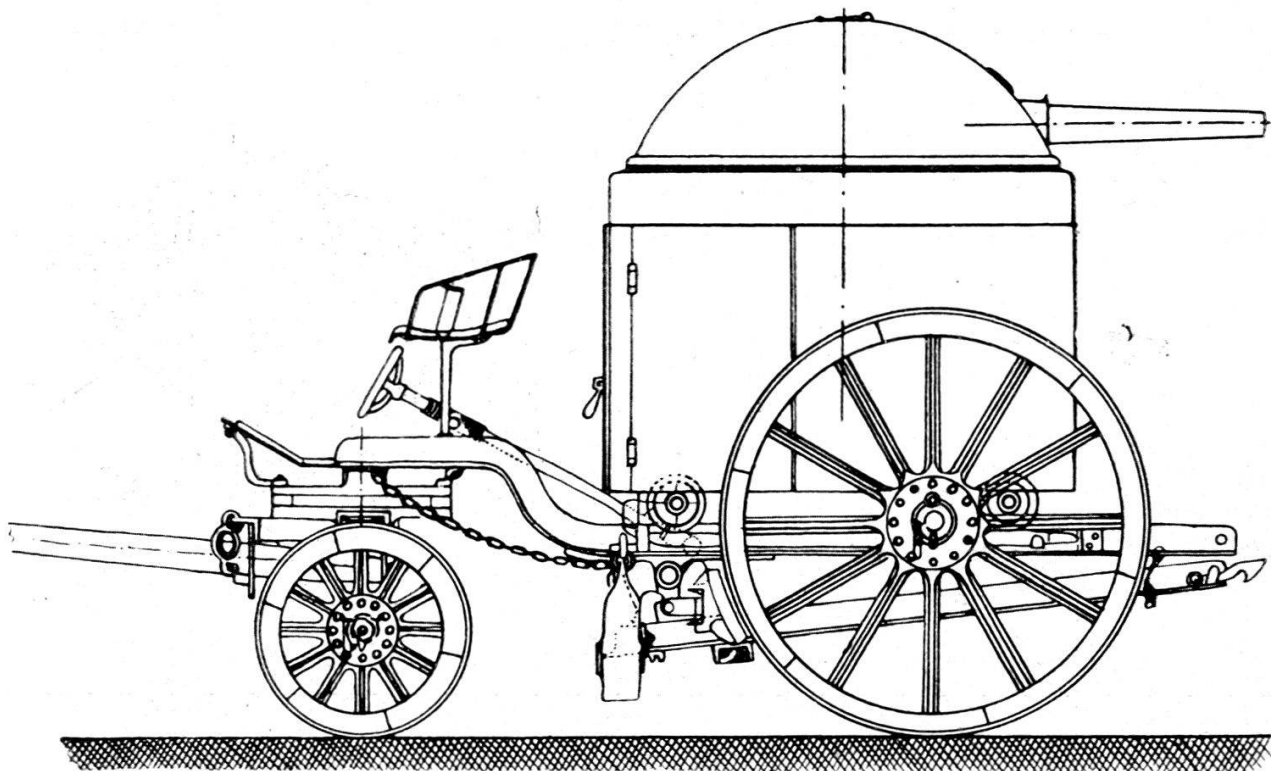


Fig 1.

Sans plus de succès d'ailleurs. La Suisse, il est vrai, renonça à construire des forts cuirassés; elle adopta pour sa forteresse de St-Maurice les engins Schumann de 120 et 53 mm., mais elle ne donna pas suite aux propositions de Meyer pour la création d'un *parc de cuirassements mobiles*, permettant d'improviser des forteresses n'importe où.

A l'étranger, les idées de Meyer firent passablement de bruit mais trouvèrent fort peu d'écho.

Dans son livre *Fortification cuirassée*, paru en 1909, le général Piarron de Mondésir critiqua assez vertement les conceptions de Meyer, tout en leur reconnaissant un caractère

presque prophétique : « Retenons simplement, écrivait-il, la proposition du major Meyer. C'est déjà un signe des temps qu'elle ait pu germer dans un cerveau préoccupé des conditions de la guerre moderne ».

Vingt ans ont passé depuis que Piarron de Mondésir a écrit ces lignes, et la vision prophétique de Meyer est en bonne voie de réalisation par suite des progrès de l'industrie pendant et depuis la grande guerre.

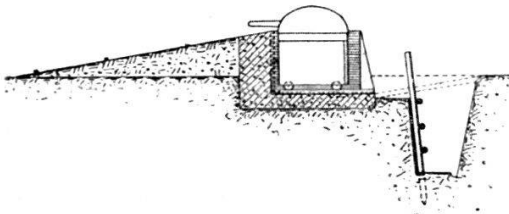


Fig. 2.

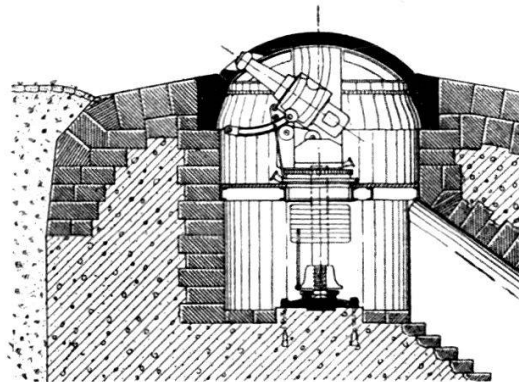


Fig. 3.

Délaissant le canon de 37 mm. trop peu puissant et la mitrailleuse encore trop peu connue, Meyer constituait ses *parcs de cuirassements* :

de tourelles mobiles attelées, pour canons de 53 ou 57 mm. (Fig. 1 et 2) ;

d'affûts cuirassés démontables pour obusiers de 120 mm. (Fig. 3) ;

d'observatoires cuirassés.

Les tourelles mobiles de 53 et 57 mm. pesaient, en ordre de combat, de 2900 à 3700 kg. avant-train compris. Le moteur d'automobile n'existait pas encore ; la chenille encore moins. Les tourelles de Meyer, traînées par des chevaux, n'avaient qu'une très faible mobilité sur le terrain. Il en était de même, à bien plus forte raison, pour l'obusier cuirassé de 120 mm. qui pesait environ 20 tonnes et se transportait, démonté, sur rails et wagonnets spéciaux.

La tourelle de 53 ou 57 mm. pouvait, à la rigueur, prendre

position n'importe où et ouvrir le feu sans plus. Mais c'était une pièce peu puissante, à faible portée, destinée surtout aux tirs de flanquement et de contre-assaut.

L'obusier cuirassé, dit transportable, de 120 mm. était par contre, pour l'époque, une pièce puissante et à longue portée. Cette pièce pouvait, à la rigueur, tirer d'un emplacement improvisé. Pour donner son plein rendement, il lui fallait un soubassement comportant 100 m<sup>3</sup> de béton. Aussi Piarron de Mondésir pouvait-il écrire avec raison :

« L'usage de ces engins est possible pour une fortification de deuxième ligne, quand on a un bon mois devant soi. En tous cas, ce n'est pas un engin démontable au sens pratique du mot ».

Aujourd'hui, les signes des temps sont en train de se réaliser. En 1911, deux ans après la publication du livre de Piarron de Mondésir, un officier du génie autrichien, le lieutenant Burstyn, trouvait la solution pratique de la question du cuirassement mobile léger, en adaptant des chenilles à une petite auto cuirassée portant un canon de petit calibre.

Burstyn ne trouva d'ailleurs pas plus d'écho que Schumann et Meyer. Il fallut la guerre pour arriver à la construction en série et à l'emploi massif de cuirassements mobiles pour canons légers de 37 à 57 mm. Le livre de Heigl : *Taschenbuch des Tanks*, publié en 1925, avec supplément de 1927, contient la description d'un grand nombre de types de chars d'assaut légers ou mi-lourds, c'est-à-dire de tourelles cuirassées analogues à celle de Schumann, avec la mobilité en terrain varié en plus.

*La première partie de la vision prophétique de Meyer est donc réalisée ; il existe des parcs de cuirassements mobiles pour canons de petit calibre à tir rapide.*

Il est vrai que la grande guerre nous a laissé, sur l'emploi de ces engins, une théorie assez différente de celle que Meyer avait développée. Né des besoins de l'offensive, le char de combat, léger ou lourd, a presque toujours été employé offensivement. Mais rien, absolument rien, n'empêche de l'employer aussi défensivement, comme le voulait Meyer. D'ailleurs, les Allemands ont employé des tourelles mobiles Schumann comme



pièces antichars (Voir photo dans Heigl., p. 345). On admet généralement que le char arrêté est à la merci de l'artillerie ennemie. C'est une erreur, contre laquelle Heigl proteste également. Certes, le char arrêté en plein champ, au cours d'une attaque enrayée, présente un but favorable et est facilement détruit. Il en est tout autrement du char bien installé, de propos délibéré, dans une position défensive. Pour peu qu'il soit camouflé, il est invisible ; sa calotte n'est d'ailleurs vulnérable qu'aux atteintes directes de l'artillerie. Il conserve, d'autre part, toute sa mobilité. Est-il repéré ou n'a-t-il pas de but, il se déplace en utilisant les couverts et ouvre le feu à l'improviste, d'un nouvel emplacement. En outre, il peut d'un moment à l'autre passer à la contre-attaque.

Le char léger est donc certainement appelé à jouer un rôle important dans l'organisation des régions fortifiées.

Il est, par contre, évident que le char léger, avec son canon à faible puissance et à faible portée, ne peut pas lutter à lui seul contre l'artillerie lourde à grande portée. Dans une forteresse, il faut de l'artillerie lourde. Il est évident que si cette artillerie est cuirassée et mobile son rendement sera supérieur à celui d'une artillerie cuirassée fixe ou non-cuirassée mobile de même calibre. L'obusier de 120 de Schumann était décidément trop peu mobile pour servir de base aux conceptions tactiques de Meyer. Où en sommes-nous aujourd'hui ?

Heigl nous apprend que les Anglais ont employé, dès 1917, un char de transport à chenilles pour canon de 120 ou obusier de 155 mm. ; la pièce n'était pas sous cuirasse, mais sur une plateforme à l'avant de l'engin, d'où elle pouvait, à la rigueur, tirer. Réalisation incomplète de la conception de Meyer ; mobilité et puissance réalisées, mais protection insuffisante. Pendant la guerre il n'a pas, que je sache, été construit de char cuirassé portant des pièces de 12 cm.

Par contre, s'il faut en croire Heigl, le nouveau char de rupture français de 70 T., peut être armé à volonté d'un 75 long ou d'un 155 court. Si le renseignement est exact, la *deuxième partie de la prophétie de Meyer est non seulement réalisée, mais dépassée*, puisque Meyer ne prévoyait que du 120 court, ne pesant que 20 T.

Ajoutons encore que les nouveaux bétons de ciment fondu ou superciments, à durcissement rapide, font tomber une des plus graves objections à l'emploi mobile de l'obusier de 120. Si Piarron de Mondésir avait raison d'écrire en 1909 qu'il fallait un bon mois pour mettre en œuvre ces engins, on sait qu'aujourd'hui cette mise en œuvre pourrait se faire dans un temps infiniment plus court, compatible avec les délais normaux de la guerre moderne.

La preuve me paraît donc faite que *les conceptions tactiques émises par Meyer dès 1891 sur l'emploi des cuirassements mobiles dans le combat défensif et dans la fortification permanente sont entièrement réalisables*. Puisqu'elles sont réalisables, on peut considérer comme certain que les tacticiens et techniciens distingués des commissions Guillaumat et Fillonneau en ont tenu compte, et qu'elles joueront un rôle important dans l'organisation défensive des frontières françaises.

Pour chercher à mieux comprendre ce rôle, il est nécessaire d'étudier d'un peu plus près les conceptions de Meyer, telles qu'elles sont exposées dans son livre : *Metz défendu par des fronts cuirassés*, publié en 1894, et dans quelques études subséquentes peu connues.

Meyer était un esprit trop clair pour s'imaginer que l'on pût défendre une forteresse uniquement avec des cuirassements mobiles. Ayant débuté dans l'artillerie lourde, il se rendait fort bien compte que l'on ne pouvait se passer de l'appui de celle-ci, même non cuirassée. Devenu officier d'infanterie, il savait parfaitement que c'est à cette arme qu'incombe le rôle principal dans la défense aussi bien que dans l'attaque. Meyer sentait aussi fort nettement le danger de faire de la *poussière de fortification*, invulnérable peut-être, mais sourde et aveugle, et par conséquent muette au moment décisif.

On aurait pu, jusqu'à un certain point, faire ce reproche au premier projet de Meyer, tel qu'il est décrit dans son ouvrage de 1893 : *Attaque et défense des fortifications cuirassées*. Pour bien juger les théories de Meyer, il faut se baser sur le projet révisé contenu dans son ouvrage de 1894 : *Metz défendu par des fronts cuirassés*.

Le projet définitif de front cuirassé de Meyer ne mérite

pas d'être classé, comme le front Schumann, dans la fortification dispersée, mais bien parmi les fronts à centres de résistance, inconnus en 1894, aujourd'hui consacrés par l'expérience de la grande guerre. Le front Meyer ne prévoit pas de tourelles isolées ni de tranchées sans liaisons entre elles. Il se compose

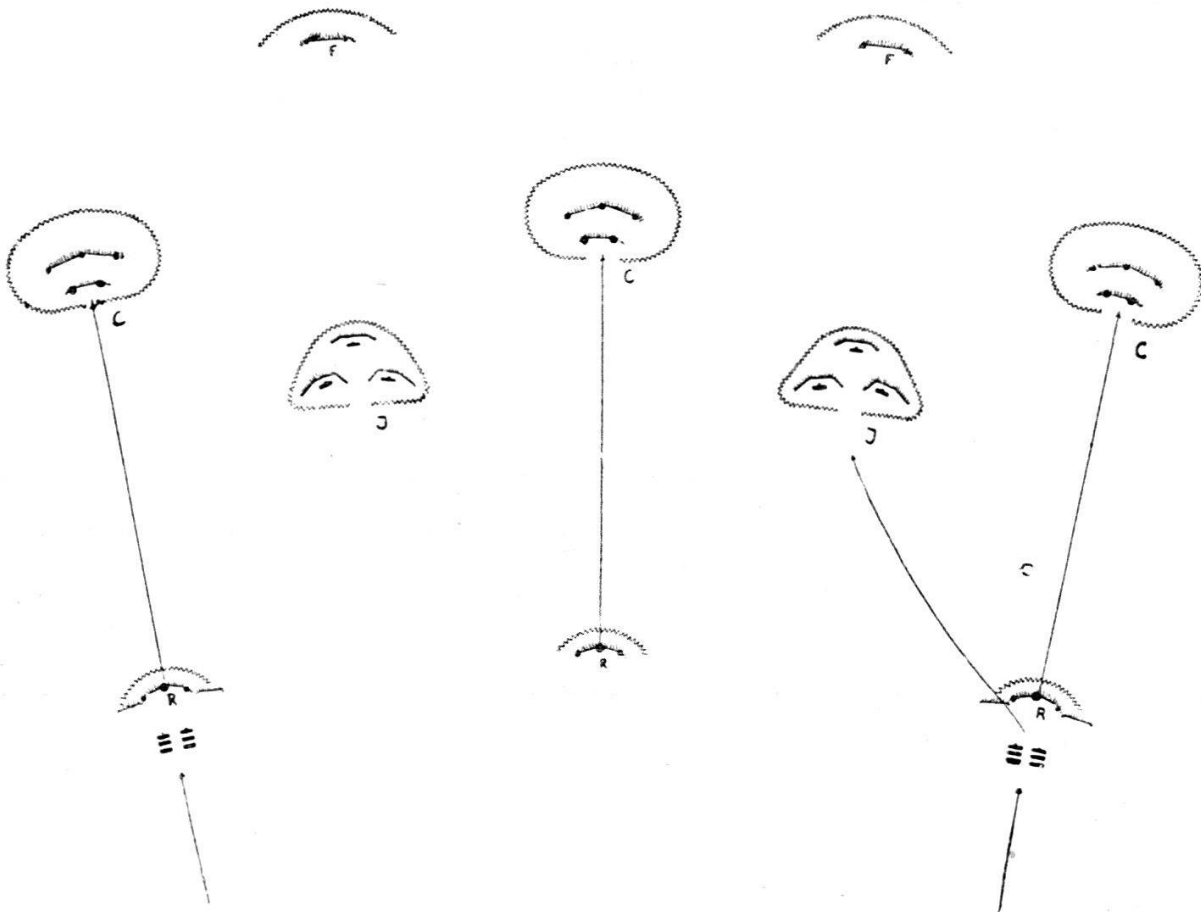


Fig. 4.

d'un certain nombre d'ouvrages d'infanterie et d'artillerie cuirassées, disposés sur plusieurs lignes et se soutenant mutuellement en largeur et en profondeur. C'est-à-dire, avec les cuirassements en plus, le dispositif d'un front défensif en fin de guerre. *Ce que les belligérants ont payé de flots de sang de 1914 à 1918, Meyer l'enseignait déjà, et mieux, en 1894.*

La fig. 4 représente un secteur du front cuirassé Meyer de 1894. On y voit à la fois la disposition générale, sur quatre lignes, et les divers types d'ouvrages qui sont :

la batterie centrale et l'ouvrage d'infanterie constituant la position principale ;

la batterie de flanquement formant ligne avancée ;

la batterie de réserve, en position de repli.

Ne figurent pas sur le plan les batteries lourdes non cuirassées, qui restent mobiles et les réserves d'infanterie, au repos plus en arrière.

Passons en revue les divers éléments de ce front .

La *batterie cuirassée centrale* (C) comprend :

deux obusiers cuirassés de 120 mm. ;

trois tourelles mobiles pour canons de 57 mm. ;

cinq abris à l'épreuve pour le personnel.

Le tout entouré d'un réseau de fil de fer de 20 m. de largeur.

C donne le type schématique de cet ouvrage en terrain plat, couvrant environ 400 m. en largeur et 300 m. en profondeur, obstacle compris. L'adaptation au terrain peut varier à l'infini.

La *batterie cuirassée de réserve*, position de repli (R) est analogue, mais moins fortement dotée ; elle est armée d'un obusier cuirassé de 120 mm. et de deux tourelles mobiles de 57 mm. ; son obstacle est ouvert à la gorge.

La *batterie de flanquement* (F) n'est armée que de deux tourelles mobiles de 57 mm. ; elle est aussi ouverte à la gorge.

En fortification permanente, les plateformes des tourelles sont fortement bétonnées de même que les abris ; lorsque le temps manque, on se contente d'un masque en terre.

La garnison des batteries se compose uniquement d'artilleurs, répartis en trois relèves, dont une seule en permanence dans l'ouvrage. Les intervalles entre les batteries varient de 1 à 2 km.

Les *ouvrages d'infanterie* sont disposés en arrière du milieu des intervalles séparant les batteries centrales. Ce sont des ouvrages de compagnie, comprenant :

trois positions de feu pour sections, à ciel ouvert, se soutenant mutuellement ;

une défense de gorge ;

des abris à l'épreuve pour toute la compagnie ;

un obstacle semblable à celui des batteries.

Meyer ne donnait pas de type spécial pour les batteries lourdes. Préférant la mobilité à la protection, il renonçait à les mettre sous cuirasse. Il se contentait de prévoir, pour chaque intervalle de batterie centrale, en moyenne, 2 batteries de 4 obusiers de 150 mm., tirant à ciel ouvert.

Comparant un secteur de son front cuirassé avec un front à forts espacés d'environ 3 km. Meyer place sur ce front, au lieu d'un fort unique :

2 batteries cuirassées centrales soit	4 obusiers 120 et	6 canons 57
2 batteries cuirassées de flanquement . . . . .	—	4 »
2 batteries cuirassées de réserve .	2 »	4 »
4 batteries non-cuirassées lourdes. .	16 » 150	—
Total . . . . .	22 obusiers lourds	14 canons légers

En outre :

2 ouvrages d'infanterie chacun pour 1 compagnie ;

2 compagnies d'infanterie en réserve de secteur.

La garnison du secteur est calculée comme suit :

Artillerie cuirassée (20 pièces) . . . . .	210 hommes
» lourde (16 pièces) . . . . .	300 »
Infanterie (1 bat.) . . . . .	1000 »
Etat-major et divers . . . . .	290 »
Total . . . . .	1800 hommes

Dont environ un tiers en action et un tiers en réserve.

Il est indubitable que l'ensemble est excessivement fort tant au point de vue de l'effet du feu que de la protection contre le feu ennemi, ainsi que des possibilités de manœuvre.

En ce qui concerne l'effet du feu à grande distance il ne faut pas oublier qu'en 1894 l'obusier de 150 était à peu près ce qu'il y avait de plus puissant. Rien n'empêcherait aujourd'hui, dans le secteur de front cuirassé de remplacer ou de compléter les 16 obusiers de 150 de Meyer par des pièces plus

lourdes et plus nombreuses, à ciel ouvert ou sous cuirasse. Pour l'époque, l'effet du feu à grande distance du front Meyer était considérable, certainement au moins égal à celui du même nombre de pièces, concentrées dans un seul fort.

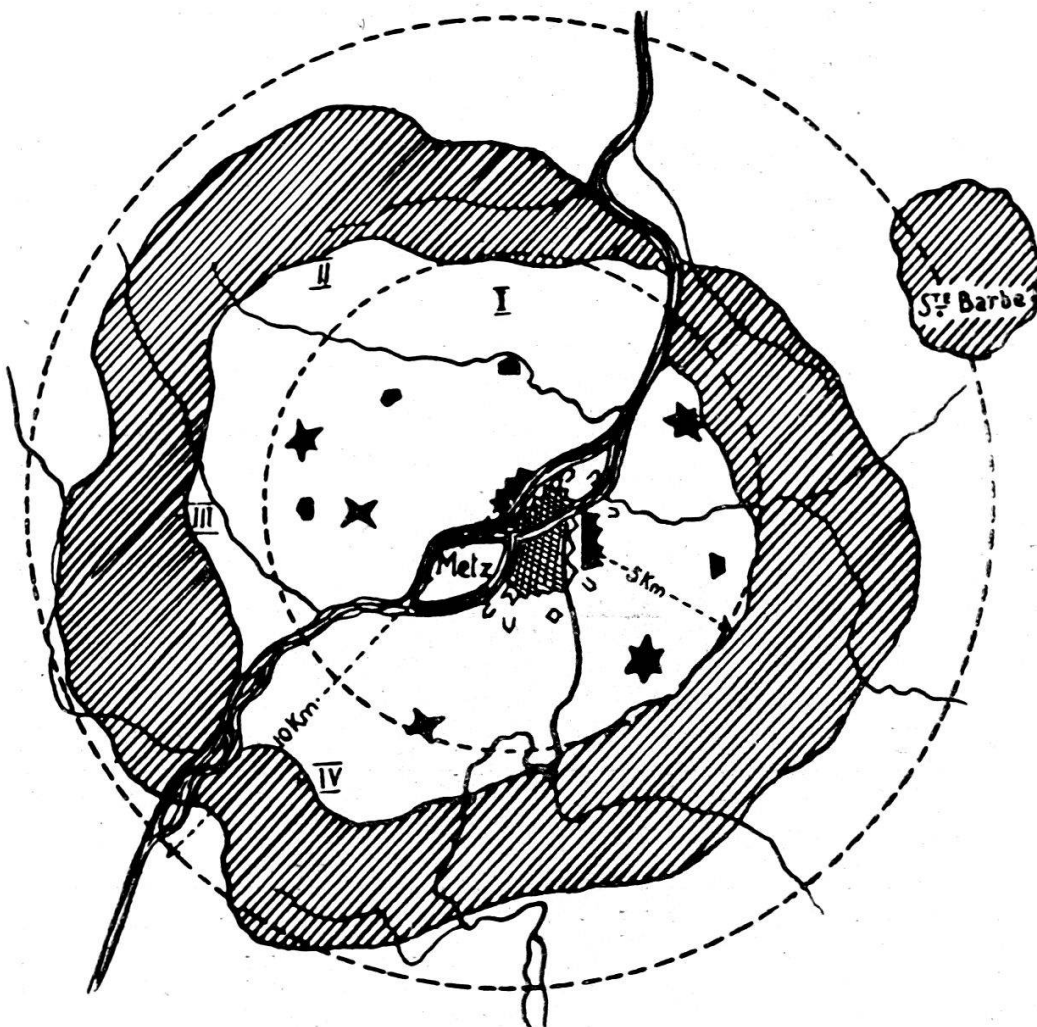


Fig. 5.

Pour le combat rapproché, l'assaillant, même ayant pénétré profondément dans les intervalles, se trouvait soumis au feu de front, de flanc et de revers des batteries cuirassées qu'il lui aurait été presque impossible de détruire toutes. En même temps, il était exposé aux contre-attaques de front et de flanc des réserves de compagnie et de la réserve de secteur.

Au point de vue de la protection, les 6-700 hommes du secteur étaient répartis entre 12 ouvrages, comprenant :

- 20 buts cuirassés, pratiquement invulnérables ;
- 4 batteries d'obusiers, difficilement repérables avec les moyens d'observation d'alors ;
- 6 buts d'infanterie, pourvus d'abris à l'épreuve.

La garnison et l'armement du secteur auraient certainement moins souffert que s'ils avaient été entassés dans un seul fort d'avant-guerre, de guerre ou même d'après-guerre.

On remarquera l'absence de toute infanterie en avant des batteries de flanquement. Meyer n'en voulait pas ; il prévoyait seulement, la nuit et dans le brouillard, une très légère ligne avancée chargée, en cas de coup de main, d'alerter les cuirassements. Normalement ceux-ci devaient se protéger eux-mêmes par le jeu réciproque des feux de l'un sur les abords de l'autre. L'infanterie tenue plus en arrière, servait à garder les intervalles et à contre-attaquer. Théorie discutable mais soutenable.

Lorsque Meyer conçut son front fortifié, la fortification des régions frontières franco-allemandes, tout spécialement de Metz, était comme aujourd'hui d'actualité. Les anciens forts, construits ou améliorés par les Allemands après la conquête, étaient trop rapprochés de la ville. En outre, les progrès de l'artillerie, l'introduction des obus brisants, les rendaient désuets. Une refonte complète s'imposait, l'état-major allemand était hésitant. C'est ce qui engagea Meyer à compléter son étude théorique de 1892 par l'application à la forteresse de Metz.

La fig. 5 montre les anciens forts de Metz et l'enceinte cuirassée proposée par Meyer. Cette enceinte, y compris la position détachée de Ste-Barbe, au N.-E. de Metz, avait un développement de 60 km. Elle comprenait :

43 batteries cuirass. centrales .	soit	86 obus. de 120,	129 can. de 57
44 » de réserve . . . . .	»	44 » de 120,	88 »
48 » de flanquement . . . . .	»	—	103 »
80 » lourdes non cuir. . . . .	»	320 » de 150	—
<hr/>			
215 batteries		450 obusiers lourds	320 can. légers.
44 ouvrages d'infanterie.			

Pour ne pas surcharger le dessin, la fig. 5 n'indique pas le détail des ouvrages. La figure montre cependant que le schéma de la fig. 4 a été adapté au terrain. La profondeur de la zone fortifiée varie beaucoup d'un secteur à l'autre ; les distances et les intervalles d'un ouvrage à l'autre sont également

variables. On remarquera dans la récapitulation ci-dessus que le nombre des tourelles de flanquement n'est pas exactement le double de celui des batteries de flanquement ; cela provient de ce que dans un sous-secteur plus

Fort Jeanne d'Arc  
(Feste Kaiserin)  
1 : 10.000



Fig. 6.

coupé, on a installé une avant-ligne d'infanterie, renforcée de quelques tourelles isolées. Cette exception au principe général montre que Meyer, dans l'application de ses théories, était exempt de tout schématisme pédantesque. Il n'eut d'ailleurs que peu de succès auprès des maîtres de l'heure d'alors, les Allemands. Ceux-ci constituèrent, il est vrai, à Metz et ailleurs, des parcs de cuirassements mobiles, de tourelles légères. Pour le reste, ils s'en tinrent d'abord aux forts cuirassés, avec batteries lourdes cuirassées dans les intervalles.



A partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, ce ne sont plus des forts proprement dits que les Allemands construisirent autour de Metz, mais des « Feste », véritables petites forteresses lancées à 10-15 km. du noyau central, comprenant un ensemble de solides ouvrages d'infanterie avec tourelles pour canons légers et mitrailleuses, et de batteries lourdes généralement cuirassées. Le tout pourvu de communications souterraines, entouré d'un fort réseau de fil de fer et couvrant un espace de 1-2 km.<sup>2</sup> (fig. 6).

Il y avait là un pas dans le sens des théories de Meyer, mais non le pas essentiel. Les Allemands abandonnaient bien, dans leurs constructions nouvelles, le fort cuirassé proprement dit, type Douaumont, etc. Ils sentaient la nécessité de disperser les éléments de combat tant au point de vue de l'effet du feu que de la protection contre le feu ennemi. Il y avait cependant une différence essentielle entre leurs Feste et les fronts cuirassés de Meyer. Pour ainsi dire, aucun des organes de la Feste n'est mobile ; les tourelles de flanquement sont à éclipse ; les grosses pièces sont sous coupole immuable et sur puits bétonné. Malgré la dispersion des organes, la « Feste » entourée de son obstacle, offre encore un but relativement compact, plus vulnérable que les nombreux buts séparés d'un front cuirassé.

Les Feste n'ont pas été attaquées. On ne peut donc savoir au juste comment elles auraient supporté l'épreuve. Ce que l'on sait, c'est que les Allemands en ont senti les faiblesses et se sont efforcés, au cours de la guerre, d'y remédier. A cet effet, ils ont organisé très solidement les intervalles en les bourrant de tranchées bétonnées et d'abris à l'épreuve. Dans divers secteurs, ils ont même poussé une ligne d'ouvrages d'infanterie en avant des Feste (Fig. 7). Ils n'ont nulle part, à ma connaissance, employé de cuirassements mobiles. Nous avons cependant vu plus haut qu'ils en ont employé au front avec succès comme canons anti-chars.

\* \* \*

Que conclure de tout ce qui précède ?

Premièrement, que les conceptions de Meyer, d'abord traitées d'utopies, ont fait leur chemin et que, au cours de la

guerre, elles se sont au moins en partie, réalisées. Mais, en guerre tout se fait à la hâte, surtout en matière de fortification permanente, où les réalisations totales demandent des années.

Metz 1919.

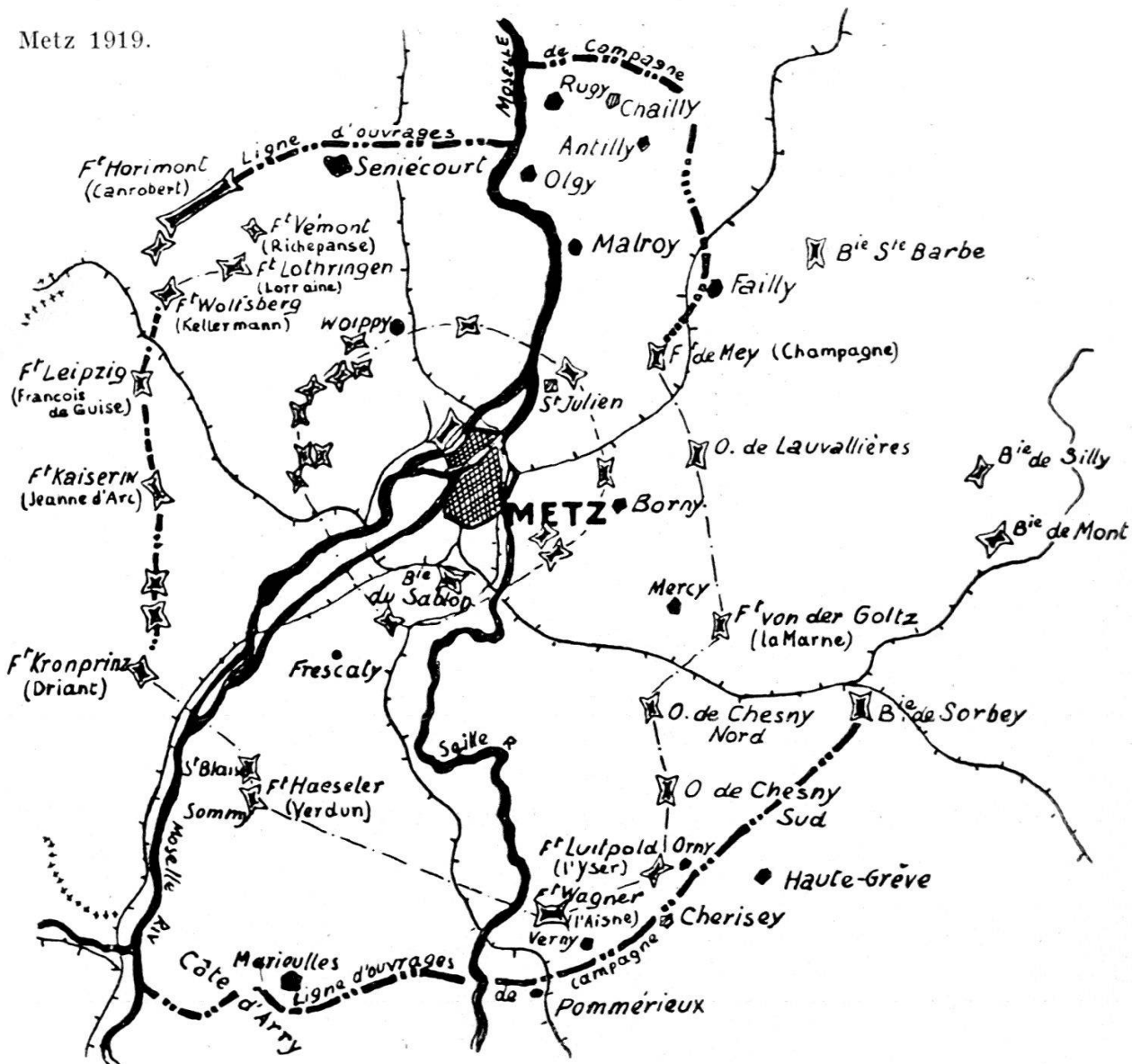


Fig. 7.

Deuxièmement, que les progrès de l'industrie tant au cours de la guerre que depuis la guerre, permettent une réalisation plus complète des conceptions tactiques de Meyer sur l'emploi des cuirassements mobiles.

Troisièmement, que la France qui possède un puissant parc de cuirassements mobiles, allant de la mitrailleuse au 155 court,

en fera certainement emploi dans l'organisation, l'attaque et la défense des régions fortifiées, dans le sens indiqué dès 1892 par Julius Meyer. Il est bien évident qu'on ne peut pas prendre son projet de 1894 et l'appliquer tel quel à la région fortifiée de Metz de 1929. Mais Meyer voyait large et loin. Il avait déjà compris, dès 1894, que les cuirassements mobiles permettaient de donner à la forteresse de Metz non seulement une grande puissance défensive, mais aussi ce caractère nettement offensif que le chroniqueur français de 1929 estime indispensable. Les retouches inédites qu'il a faites quelques années avant sa mort au projet de 1894 montrent que ce projet peut s'adapter sans difficulté aux conditions actuelles.

Dans le domaine de la fortification, permanente ou improvisée, Julius Meyer fut vraiment un précurseur, dont les tacticiens et techniciens d'aujourd'hui ont tout profit à s'inspirer largement. L.

